

Prologue

L'année 1914 se démarqua par deux événements majeurs : non seulement la Première Guerre mondiale venait d'éclater en Europe, mais, en plus, une tragédie maritime survenait à la hauteur de Pointe-au-Père. Ce village situé dans la région du Bas-Saint-Laurent, au Québec, se trouvait tout près de Métis, une petite ville dont la renommée avait traversé l'Océan.

À l'époque, Métis était une station balnéaire de prédilection durant la saison estivale. Ce coin de pays était prisé par la fine fleur de Montréal, de Toronto et des États-Unis, mais également par l'aristocratie anglaise. Les villégiateurs y occupaient plusieurs hôtels luxueux tels le Boule Rock, le Cascade ou encore le Seaside House, ainsi qu'un magnifique terrain de golf, des courts de tennis, des salles de bal et des réserves de pêche incomparables, sans parler des maisons imposantes de style victorien qui tenaient lieu de chalets.

C'était à cet emplacement de choix que se situait Estevan Lodge, la résidence d'été de Lord Mount Stephen. Cette dernière deviendra plus tard le domaine Reford, reconnu aujourd'hui pour ses Jardins de Métis. La splendide demeure que ce noble anglais fit bâtir comptait pas moins de treize pièces, et un nombre important de domestiques y était employé. En 1918, Lord Stephen légua sa propriété à Elsie Reford, sa nièce, car celle-ci venait y passer ses

vacances depuis quelques années déjà et chérissait tout particulièrement l'endroit.

Le 29 mai 1914, lorsque l'*Empress of Ireland*, un paquebot de l'envergure du *Titanic*, fit naufrage, 1 057 passagers se trouvaient à son bord. Seules 465 personnes survécurent à cette nuit fatidique — passagers et équipage confondus ; les autres périrent de froid ou par noyade.

Il ne s'écoula que quatorze minutes entre le moment où le charbonnier *Storstad* enfonça la coque du bateau — créant un trou béant — et celui où ce dernier sombra dans les flots glacials. Pourtant, cette magnifique structure avait été la fierté de ses propriétaires, tout comme son sosie, l'*Express of Britain*. C'était un navire fort luxueux, parmi les plus gros du monde. Réputé pour sa vitesse, il effectuait la traversée entre l'Angleterre et la ville de Québec en six jours, depuis plusieurs années déjà.

Cet accident maritime se révéla tout aussi catastrophique que celui du *Titanic*. Cependant, il ne fut pas autant médiatisé, puisque la guerre qui éclatait en Europe fit plonger l'ampleur de sa tragédie dans l'oubli. Ce funeste souvenir ne s'effaça toutefois jamais de la mémoire des habitants de la région. Désormais gît au fond du fleuve Saint-Laurent l'épave de l'*Empress of Ireland*.

Quand l'horreur se déchaîne

Adélaïde quitta la bibliothèque richement garnie de l'*Empress of Ireland* d'un pas vif. Elle s'était empressée d'écrire une lettre à sa tante Esther avant que le bateau-pilote *Eureka* ne vienne à leur rencontre pour effectuer le dernier chargement de courrier. Sa tante, aux prises avec une mauvaise grippe, avait dû demeurer à Québec, si bien qu'elle n'avait pu l'accompagner pour ce voyage. Il était à prévoir que ses parents n'approuveraient guère cette décision. Laisser leur fille sillonner les mers sans chaperon allait à l'encontre de la bienséance. De son côté, Adélaïde ne s'en formalisait pas. De caractère indépendant, tout comme sa tante Esther, elle jugeait la compagnie de Charlotte, sa femme de chambre, amplement suffisante pour sauvegarder les apparences. Après tout, il ne s'agissait que de six misérables petits jours, rien de dramatique en soi. De toute façon, elle n'en était pas à sa première escapade, bien au contraire. Elle avait déjà à son actif plusieurs expéditions effectuées à travers le monde, que peu de jeunes gens de son rang avaient eu le privilège de vivre. Cette prérogative, elle la devait à son oncle et sa tante.

Lord Brand était un diplomate chevronné au service de Sa Majesté depuis fort longtemps. Il avait visité l'Europe, l'Asie et même l'Afrique à maintes reprises. Son épouse l'avait souvent accompagné dans ses déplacements. Depuis

deux ans, Adélaïde s'était jointe à eux. En leur compagnie, elle avait tout d'abord découvert les plus belles merveilles que contenait l'Égypte, dont les magnifiques pyramides de Gizeh. Puis, ils s'étaient rendus dans l'un des avant-postes de la colonie anglaise situés au Nigeria. Elle gardait un souvenir inoubliable de ces lieux, de la forêt luxuriante empreinte d'odeurs et de sons exotiques dans laquelle elle s'était promenade de nombreuses fois. Certes, elle avait aussi aimé parcourir l'Allemagne et la Suisse lors d'une troisième expédition, mais ce n'était pas comparable à l'Afrique. Cette terre ancestrale l'avait ensorcelée, marquée à jamais d'un sceau indélébile. Elle se promettait d'ailleurs d'y retourner un jour. Le contraste de température avait été saisissant lorsqu'ils avaient gagné le Québec quelques mois plus tard, d'autant plus que l'hiver était sur le point de s'y installer. Depuis, ils n'avaient plus bougé. Pour une raison qu'elle ne s'expliquait pas, sa tante Esther avait préféré demeurer dans la ville de Québec plutôt que d'accompagner son époux vers l'ouest, en direction du Canada anglais et des États-Unis. Son oncle Henry était donc reparti, escorté uniquement de son fidèle valet. Elle avait bien tenté de questionner sa tante à ce propos, mais celle-ci était restée évasive dans ses réponses. Adélaïde s'était dès lors abstenue d'aborder de nouveau le sujet.

Un sifflement puissant retentit dans l'air, la faisant sursauter. Le navire se préparait à appareiller. Adélaïde prit appui sur la rambarde, le regard fixé sur les murs de pierre qui encerclaient la basse-ville en contrebas. Le vent du large la fit frissonner. La liberté éphémère dont elle jouissait la galvanisait d'une façon inattendue, surtout dans la mesure où son retour en Angleterre lui coûtait beaucoup.

Un soupir lui échappa alors que son front se barrait d'un pli soucieux. Les circonstances qui entouraient son départ précipité d'Angleterre deux années plus tôt demeuraient encore fraîches dans sa mémoire. À ce souvenir douloureux, elle s'assombrit. Il va sans dire que le scandale qui l'avait

éloignée de sa terre natale, entachant son avenir à tout jamais, était peu reluisant. Par chance, elle avait pu trouver refuge au sein du couple excentrique que formaient sa tante et son oncle. Qu'aurait-elle fait sans ces deux âmes charitables qui l'avaient prise sous leurs ailes bienveillantes ?

Nul doute que les événements qui concernaient son bannissement étaient toujours aussi présents dans l'esprit de certaines personnes de la haute société. Après tout, perdre son innocence hors des liens sacrés du mariage avec un gentleman qui, de surcroît, lui avait tourné le dos était impardonnable. Il était à prévoir que son retour inopiné alimenterait de nouveau les potins. Lasse de toute cette histoire, elle ferma ses paupières, puis frôla son front du revers de la main. Elle s'était donnée à cet homme de son plein gré ; le blâme ne reposait donc que sur elle et son propre aveuglement. Un poids comprima sa poitrine, rendant sa respiration laborieuse. Pour rien au monde elle ne voulait revivre une telle humiliation publique. Être le point de mire des regards accusateurs n'avait rien de réjouissant, au contraire, c'était une épreuve accablante.

Elle ne comprenait pas ce qui motivait la décision de ses parents de la faire revenir si tôt, étant donné les circonstances. Le faisaient-ils dans un but précis, ou s'ennuyaient-ils d'elle ? Avec eux, tout était possible. Peut-être avaient-ils finalement trouvé une âme charitable encline à l'épouser en dépit de son déshonneur ? Quelqu'un qui ne souffrirait pas de l'opinion de ses pairs, qui lui pardonnerait cette erreur de jeunesse en échange d'une somme colossale. Pourtant, ses 21 ans auraient dû la mettre à l'abri de ce type de machination. Adélaïde aurait tout donné pour échapper à son destin. C'était dans de tels moments de désespoir que la présence pétillante de sa tante lui manquait.

Réfrénant de justesse un mouvement d'humeur, elle agrippa la balustrade avec vigueur, au point de s'en blanchir les jointures. Le problème demeurait invariablement le

même : elle n’osait pas se dresser contre ses parents. Elle s’efforçait constamment de faire ce que la convenance lui dictait, souvent au mépris de sa propre volonté. Elle s’était d’autant plus fragilisée après le drame entourant sa disgrâce. Atterrée par le chagrin, elle pencha la tête vers l’avant, les épaules voûtées.

Au loin, le faible écho d’une cloche résonna, annonçant le dîner. Elle s’extirpa de ses pensées moroses, et un second soupir trahit cette fois-ci son impatience. Elle était restée trop longtemps prostrée sur le pont à ressasser le passé. Vu l’heure tardive, elle ne pouvait plus retourner à sa cabine pour se changer, et revêtir une nouvelle toilette la mettrait beaucoup trop en retard. Elle s’assombrit davantage à la seule perspective de s’attirer les regards désapprobateurs des douairières du bord. Nul doute que sa tenue défraîchie et inappropriée pour un repas à la table du commandant lui vaudrait leur réprobation. *Adviennne que pourra!* songea-t-elle avec fatalisme. Elle n’en était plus à une condamnation près, de toute façon.

Elle tenta de défroisser sa jupe du revers de la main avant de replacer maladroitement de ses doigts gelés quelques mèches rebelles échappées de son chignon. Elle redressa les épaules, releva fièrement le menton, puis se dirigea d’une démarche assurée vers la salle à manger.

Deux valets de pied encadraient les doubles portes vitrées qui donnaient accès à la pièce décorée avec opulence. William, l’un des portiers, lui ouvrit le battant avec un hochement de tête discret. Adélaïde lui adressa un sourire en retour avant de frôler le plancher de bois latté de ses bottines cirées. D’emblée, son attention fut attirée vers le plafond voûté. Elle fut éblouie par la coupole de verre qui surplombait la salle. Cependant, elle s’empressa de se composer une attitude sereine digne d’une reine, se rendit jusque’à la table du

capitaine avec solennité, ses pas étouffés par l'épais tapis. Une nappe d'un blanc immaculé était parsemée d'arrangements floraux magnifiques, ajoutant une touche de couleur à l'agencement. Elle déposa une main tremblante sur le dossier de cuir capitonné d'une chaise, s'y agrippant, l'espace d'un instant, comme à une bouée de sauvetage. Elle était plus que consciente de son ensemble de voyage austère au beau milieu de tous les tissus chatoyants des robes dont se paraient les ladies présentes. Piquée dans son orgueil, elle fit pivoter le siège tournant d'un mouvement un peu trop brusque, ce qui attira d'autant plus l'attention sur sa personne. Elle parcourut toutefois l'assemblée d'une expression teintée d'une indifférence feinte, puis s'assit avec raideur.

Néanmoins, elle ne put s'empêcher de grincer des dents en apercevant le froncement de sourcil de l'une des convives, signe évident de son reproche silencieux. Elle pinça les lèvres pour retenir une remarque acerbe, détournant aussitôt les yeux. Son regard croisa alors celui plein de malice de la célèbre actrice Mabel Hackney, installée non loin d'elle. L'artiste cachait son amusement derrière une serviette de table qu'elle venait de porter à sa bouche. Son époux, Laurence Irving, qui n'avait rien perdu non plus de la scène, la salua à son tour avec chaleur en embrassant le dessus de sa main. Sa galanterie la rasséréna.

Adélaïde remercia d'un bref hochement de tête les deux personnages hauts en couleur pour leur compassion. Pour toute réponse, Laurence, qui remontait ses lunettes sur son nez, en profita pour lui adresser un clin d'œil complice. Adélaïde éprouva un vif soulagement à se retrouver assise aux côtés de ce couple. En levant les yeux, elle vit en face d'elle Sir Henry Seton-Karr, un riche Écossais de 61 ans au doux regard et à moustache fournie. Il respirait la bonté, ce qui l'aida à se détendre davantage.

Sur sa gauche se trouvait Henry Lyman, un millionnaire montréalais de 59 ans. Il était grand, mince et portait au

menton une barbiche taillée en pointe. Il détenait l'une des plus importantes sociétés pharmaceutiques du Canada. Il était accompagné pour ce voyage de sa jeune épouse, qui l'assistait avec une rigueur exemplaire. Les nouveaux mariés étaient justement en lune de miel.

Sur sa droite, un homme de belle prestance, fort bien vêtu, échangeait des propos avec le capitaine. Il s'agissait de Frank Ernest Abbott, l'un des deux fondateurs de la fructueuse maison de modistes «Abbott Bros», basée à Toronto. Décidément, nota Adélaïde avec désespoir, le gratin à bord de ce bateau s'était donné rendez-vous à cette table. Impossible de passer inaperçue au cœur d'une telle assemblée.

Elle s'apprêtait à étendre sa serviette sur ses genoux, résignée à son sort, lorsque le premier valet vint se placer sur sa gauche, un bol de caviar en équilibre précaire sur un plateau d'argent. Il en déposa une petite cuillerée dans son assiette pendant qu'Adélaïde détaillait le reste des convives entre ses cils mi-clos. Leonard Palmer, un journaliste financier renommé était aussi présent avec sa femme, ainsi qu'Ella Hart Bennett, l'épouse du secrétaire britannique posté aux Bahamas. Tous conversaient librement entre eux, avec cette finesse propre à leur rang.

Plus discrète, Adélaïde préféra de loin écouter leurs propos, plutôt que de se mêler à leurs discussions. À peine répondait-elle par un faible oui ou un non prononcé du bout des lèvres quand une personne se risquait à la questionner. Par chance, Sir Henry Seton-Karr avait en réserve une panoplie d'anecdotes fort intéressantes pour les divertir, dont celle qui relatait une récente partie de chasse où il avait eu l'honneur d'abattre un orignal de taille impressionnante. Au demeurant, la dépouille de la bête se trouvait sous leurs pieds, dans les cales du bateau. Adélaïde aurait été ravie de voir ce trophée de chasse de plus près, tout comme elle aurait aimé avoir l'audace d'escalader les monts situés dans les recoins les plus reculés du monde.

Un mouvement devant elle attira son attention. Henry Lyman venait de porter de nouveau son cornet acoustique à son oreille afin de mieux entendre les propos de son voisin. Ce gentleman ne demeurait pas en reste non plus. À sa façon, il savait envoûter son auditoire. Adélaïde savourait sa soupe à l'orge tout en écoutant les explications colorées de cet homme passionné par l'histoire naturelle. En réalité, elle n'aurait jamais cru que ce dîner pourrait se révéler si agréable, en définitive. Non seulement elle découvrait de nouveaux itinéraires, mais aussi différentes contrées à travers les récits des invités, ce qui ne manqua pas de capter son intérêt. Elle qui adorait voyager.

Même si Adélaïde avait révisé ses positions concernant certains des membres de leur petit groupe, il en allait tout autrement des deux douairières assises à leur table. Consciente de leur condamnation silencieuse, elle se garda bien de croiser leurs regards inquisiteurs. Tout en dégustant une pêche au sirop, elle porta une oreille attentive aux propos de Mabel Hackney. Elle fut étonnée d'apprendre qu'elle et son époux revenaient tout juste d'une tournée à travers le Canada. Ils s'étaient produits devant tous les grands personnages du pays. Pressés de regagner l'Angleterre, ils avaient décidé de laisser derrière eux les autres membres de la troupe, afin que ceux-ci puissent prendre le temps d'emballer tout leur matériel. Adélaïde se fit la réflexion qu'elle aurait aimé assister à l'une de leurs représentations. Peut-être aurait-elle l'occasion de le faire si elle demeurait assez longtemps sur le sol anglais.

Au bout de deux heures, le repas tira à sa fin, se terminant sur une note d'allégresse avec un des récits de l'épouse du secrétaire britannique aux Bahamas. Même si elles se voulaient légères, ces anecdotes réveillèrent une certaine nostalgie chez Adélaïde. La végétation abondante qu'Ella Hart Bennett décrivait avec tant de passion faisait écho d'une certaine façon à ses souvenirs du Nigeria. Elle pouvait

presque sentir l'effluve si particulier de la forêt tropicale, la chaleur des rayons du soleil sur son visage. Elle rêvassa un moment.

Un raclement de gorge de Mabel Hackney la rappela à l'ordre de façon discrète. L'actrice lui désigna le capitaine Kendall qui se levait, donnant ainsi aux messieurs le signal du départ. Maintenant que ceux-ci se retiraient pour fumer un cigare et boire un verre de porto dans le petit salon du café à l'étage, elle serait libre de déambuler sur les ponts. Heureusement, rien ne l'obligeait à se joindre au groupe de ladies dans le boudoir. Quand elle salua les convives qui se trouvaient à la table du capitaine, elle ignorait alors que la plupart d'entre eux périraient quelques heures plus tard dans les eaux sombres du fleuve. À mille lieues de telles pensées, elle se dirigea vers l'imposant escalier central. Une musique entraînante parvenant jusqu'à elle capta son attention. Lors de leur embarquement, elle avait cru remarquer l'arrivée de plusieurs membres de l'Armée du salut sur la passerelle de la deuxième classe. Sans doute était-ce ceux-ci qui se produisaient devant les passagers, afin de les divertir un peu. Désireuse de se changer les idées, elle s'engagea sur la première marche. Toutefois, elle hésita quelques secondes. Pouvait-elle réellement prendre la liberté de s'attirer les foudres des douairières en se mêlant au commun des mortels ? Assurément, ces harpies en feraient des gorges chaudes, d'autant plus qu'elle s'y rendait sans la compagnie de sa femme de chambre ou d'une tierce personne de son rang.

Elle jeta un coup d'œil hésitant sur les alentours, indécise quant à la marche à suivre. Ce fut cet instant que choisit le Dr James pour se manifester. Le médecin de bord lui adressa un sourire franc une fois parvenu à sa hauteur, une lueur amusée dans le regard. Elle le salua d'un bref signe de tête, trop mal à l'aise pour entamer une discussion. Le docteur était plutôt bel homme, et son charisme ne manquait pas d'intimider la jeune femme. Par chance,

la venue impromptue de Mabel Hackney la sauva d'une situation embarrassante. Lorsque l'actrice glissa son bras sous le sien pour l'entraîner à sa suite, Adélaïde sauta sur l'occasion qui lui était offerte pour satisfaire son goût de l'aventure. Après tout, ne serait-elle pas accompagnée de la plus célèbre artiste du monde théâtral ? Résolue à profiter de chaque minute, elle s'engagea dans l'escalier en sa compagnie.

À son arrivée sur le pont inférieur, Adélaïde fut happée par l'ambiance enjouée qui y régnait. L'orchestre de l'Armée du salut jouait divinement bien. Plusieurs passagers s'étaient même regroupés au centre de la pièce pour danser et chanter. Sur sa droite, Louis Gosselin, un avocat talentueux dont elle avait fait la connaissance sur le quai d'embarquement, l'invita à se mêler à eux.

Quand Louis commença à la faire virevolter dans les airs, elle éclata d'un rire libérateur. Oubliant ses soucis, elle dansa successivement avec lui, puis avec Laurence Irving, qui avait maintenant rejoint son épouse, Mabel, et un Italien énigmatique dont elle ne parvint pas à saisir le nom. Peu importait, de toute façon. Elle était venue pour s'amuser.

À bout de souffle après plusieurs giges endiablées et rondes folles, elle prit place sur l'un des bancs qui longeaient le mur. Une vieille dame d'environ 70 ans s'y trouvait. Elle tapait des mains, un sourire ravi sur le visage. Un couple de jeunes mariés tournoyait tout près d'eux au son de la musique. Leur bonheur évident transperça le cœur d'Adélaïde comme une dague affûtée. Que n'aurait-elle pas donné pour connaître une telle plénitude ! Elle aussi souhaitait un jour avoir la possibilité de poser sa tête sur une épaule solide, d'être entourée de bras puissants qui la feraient se sentir unique et chérie. Au lieu d'avoir été spoliée et trahie par l'homme qu'elle aimait, ce qui la bouleversait d'autant plus.

Comme un écho à sa soudaine tristesse, la chanson enjouée prit fin, cédant la place à une mélodie beaucoup plus sobre.

Les premières notes de la pièce «God Be with You Till We Meet Again¹» s'élevèrent. Personne ne savait alors qu'il s'agissait en fait de l'un des derniers morceaux que jouerait l'orchestre. Par la suite, les passagers se dispersèrent tour à tour, regagnant leur cabine pour la plupart ou le fumoir pour certains messieurs, afin de griller une cigarette avant d'aller dormir.

La soirée avait passé si rapidement qu'Adélaïde n'avait pas vu les heures s'écouler. Elle avait les joues en feu et la peau luisante de sueur. Trop excitée pour trouver le sommeil, elle décida de prendre un peu l'air frais afin de se rafraîchir.

Elle se dirigea donc d'un pas flâneur vers l'une des promenades aménagées à l'arrière. La nuit était déjà fort avancée, son corps épuisé en ressentait les contrecoups. Machinalement, elle repoussa derrière son oreille une mèche trempée qui collait à son cou. Sa tenue de voyage en lainage lui donnait chaud ; elle n'aspirait plus désormais qu'à se glisser entre ses draps. Pouvoir se débarrasser du corset qui lui comprimait les côtes ainsi que de la longue jupe qui battait contre ses chevilles serait une bénédiction. Après un dernier regard rêveur sur les flots, elle regagna ses appartements.

Il était 1 h 30 du matin quand l'*Empress of Ireland* ralentit sa course à hauteur de Pointe-au-Père. Le bateau-pilote *Eureka* l'attendait au point de rencontre habituel afin de transborder les sacs de courrier ainsi qu'Adélard Bernier, le capitaine qui avait assuré la manœuvre de pilotage depuis Québec. Le fleuve Saint-Laurent était un affluent trop capricieux pour que les capitaines d'outre-mer se risquent dans ses eaux sans l'aide d'un pilote expérimenté de la région. Le tout prit à peine quelques minutes. Une fois à bord de

1. Que Dieu soit avec toi jusqu'à ce qu'on se revoie.

l'*Eureka*, le capitaine Bernier lissa sa longue moustache blanche avant de saluer le capitaine de l'*Empress of Ireland*. Le vieux routier se détourna de la silhouette imposante du paquebot non sans un étrange pressentiment. Alors que l'*Eureka* le ramenait au phare de Pointe-au-Père, il joua avec sa casquette, qu'il tenait entre ses mains, l'esprit songeur.

Dès le départ du bateau-pilote, le capitaine Kendall de l'*Empress of Ireland* donna l'ordre de reprendre de la vitesse, puis de mettre le cap sur Liverpool, sa destination finale.

Le charbonnier *Storstad*, un navire massif des plus résistants, faisait route vers Montréal. À son bord, le capitaine Andersen effectuait le trajet en compagnie de son épouse. Fatigué après une rude journée de labeur, il décida de se retirer tôt pour retrouver sa femme. Il laissa donc les commandes à son second, Alfred, rassuré de la bonne marche de son équipage. Avant de quitter son poste de pilotage, il considéra son second droit dans les yeux.

— Si jamais le brouillard venait à se lever, il faudrait alors envoyer quelqu'un à ma cabine pour me réveiller, peu importe l'heure, lâcha-t-il d'un ton catégorique. Le temps est incertain, ce soir. Soyez très vigilant.

— Bien reçu, mon capitaine. Je ne prendrai aucun risque. Je sais que le fleuve peut se révéler traître à certains moments.

Le capitaine Andersen jeta un dernier coup d'œil au loin, scruta le ciel assombri. Il ôta sa casquette, se gratta la nuque, une expression mitigée dans ses prunelles fatiguées.

— Parfait ! Dans ce cas, je vous souhaite à tous une agréable nuit.

Il salua son équipage, puis se dirigea vers sa cabine d'un pas rapide. Son épouse l'attendait depuis un bon moment déjà. Il lui tardait de la rejoindre.

Les heures à la barre s'écoulaient avec lenteur sans aucun accroc, ce qui satisfaisait amplement Alfred. Il examina les

environs pour la énième fois, à la recherche de lumières provenant d'autres bateaux, mais rien ne se profilait à l'horizon. La mer, parfois étrange, pouvait se montrer calme et aussi douce que le corps d'une amante, alors que l'instant d'après elle se déchaînait, révélant sa cruauté impitoyable. Un sourire se dessina sur ses lèvres à cette comparaison. Manifestement, il avait besoin d'une présence féminine pour réchauffer sa couche. Il devint songeur, ses pensées divaguant au gré de sa fantaisie.

Lorsque le brouillard se forma sans prévenir sur l'eau, un sentiment d'inquiétude prit naissance dans son esprit. Il envoya un matelot réveiller le capitaine. Il n'aimait pas ce qui se préparait sur les flots. Le capitaine Andersen le rejoignit aussitôt, une chemise passée négligemment sur son pantalon. Celui-ci détailla les environs à son tour avec appréhension. Le phare de Pointe-au-Père n'était plus visible de leur position. La tour avait disparu, happée par le brouillard dense. Par prudence, il fit ralentir les moteurs.

Contre toute attente, la brume s'épaissit davantage, les enveloppant dans un cocon presque surnaturel. Nerveux, il ordonna l'arrêt complet des machines. Un silence lourd, presque oppressant envahit les lieux. Un frisson glacial remonta le long de la colonne vertébrale du second. Déglutissant avec peine, Alfred jeta un coup d'œil rapide vers son capitaine. Il venait d'entrapercevoir un navire au large, mirage flou au cœur de l'onde. Ce fut bref, mais suffisant pour confirmer ses craintes. Même s'il s'arrachait les yeux pour retrouver sa trace, celui-ci s'était évaporé, tel un vaisseau fantôme. Le spectre de la mort vola au-dessus de sa tête. Bon sang ! Où es-tu ? maugréa Alfred pour lui-même, les traits durcis par l'angoisse. Une appréhension cauchemardesque le gagna quand le bateau commença à dériver sous la force du courant. Il savait pertinemment que le capitaine n'aurait pas d'autre choix, dans ces circonstances, que de redémarrer les moteurs, et cela malgré la visibilité nulle

sur les environs. Il lui fallait avancer pour être en mesure de reprendre le contrôle du gouvernail qui se bloquait lors de l'arrêt complet des moteurs.

— Machines avant, toutes, mais lentement, lança le capitaine d'une voix d'où pointait une note d'inquiétude.

Il était très bien placé pour savoir que de telles conditions météorologiques pouvaient se révéler traîtresses en mer, mais il ne pouvait faire autrement. Il tenta de percer du regard le banc brumeux sur sa gauche, en vain. Lorsqu'il reporta son attention vers l'avant, il vit tout à coup surgir du brouillard la silhouette diffuse de l'imposant paquebot. En comprenant qu'ils fonçaient sur celui-ci, son cœur bondit dans sa poitrine.

— Machines arrière, toutes, cria-t-il avec vigueur, la peur au ventre.

Saisi d'effroi, le second aperçut l'immense navire se rapprocher d'eux à une vitesse fulgurante. Il fit un bref signe de croix pour conjurer le mauvais sort, se préparant à ce qui allait suivre.

À bord de l'*Empress of Ireland*, la vigie signala l'arrivée d'un charbonnier sur leur droite. Toutefois, le cargo semblait remonter le fleuve à leur côté, ce qui ne représentait aucun danger dans l'immédiat. Malgré tout, il devait le garder à l'œil afin de s'assurer qu'il ne dévie pas de sa course. Ce fut à ce moment-là que le banc de brouillard se leva subitement comme pour les narguer, masquant l'autre navire de leur vue. La sentinelle, des sueurs froides dans le dos, avisa tout de suite son capitaine.

— Stopper les machines ! ordonna aussitôt le capitaine Kendall.

Pour plus de sécurité, il indiqua sa manœuvre au second navire par deux longs coups de sifflet. Le *Storstad* lui répondit par un signal sonore en retour. Kendall tressaillit

vivement. Une peur sourde lui noua les entrailles. Le bruit arrivait de beaucoup trop près...

La gorge sèche, il porta un regard empli d'angoisse sur leur droite. Deux minutes s'écoulèrent, puis l'horreur envahit son esprit. Le charbonnier venait de sortir de la brume, tel un ange vengeur, les feux de tête du mât leur faisaient face. Ce qui signifiait qu'il fonçait sur eux... Le capitaine eut une dernière pensée pour tous ses passagers. La plupart d'entre eux ne survivraient pas à une collision de cette envergure. Il tenta une ultime manœuvre désespérée afin d'amoindrir les avaries.

— Machines avant, toutes ! hurla-t-il.

Peut-être parviendrait-il, avec la grâce de Dieu, à concentrer les dégâts vers l'arrière, là où les parois étaient plus résistantes, ou même à détourner suffisamment le paquebot de sa course pour que les coques se frottent au lieu de se heurter de plein fouet.

Dans l'une des cabines de deuxième classe, Grace tournait sur elle-même, riant aux éclats. Son père, Edward, l'encourageait en tapant des mains, heureux de la voir s'amuser de la sorte. Il lui avait exceptionnellement permis d'assister à la représentation donnée quelques instants auparavant par la fanfare de l'Armée du salut, dont il était le chef. Les boucles blondes de la fillette de 7 ans virevoltaient autour de son visage angélique, faisant naître un doux sourire sur les lèvres de sa mère. Edward les contemplait avec bonheur quand son regard dévia quelques secondes vers le hublot. Ses traits se figèrent dans un rictus d'horreur. Une lumière vive fonçait sur eux, perçant la nuit sombre. Il se figea entre deux claquements de mains, et l'ambiance auparavant enjouée s'évanouit d'un coup.

Sa gorge se serra. Un sentiment d'urgence le gagna. Avant même que son cerveau n'enregistre l'implication d'une

telle catastrophe, le paquebot fut secoué d'un tremblement sinistre. Retrouvant la pleine maîtrise de ses moyens, il reporta son attention sur sa petite famille.

—Le navire est en train de couler! cria-t-il d'une voix blanche.

Sans perdre de temps, il empoigna la main de sa fille et de son épouse. Prise de panique, celle-ci leva ses beaux yeux remplis d'effroi vers lui. Edward pressa ses doigts avec vigueur afin de lui redonner du courage. Ils feraient face ensemble à ce qui les attendait. L'important était qu'ils demeurent réunis quoiqu'il advienne. Il les entraîna à sa suite, abandonnant tout derrière eux. Séance tenante, ils coururent vers les escaliers.

Dans une autre cabine, Egildo se réveilla en sursaut. Habité par un mauvais pressentiment, il repoussa de ses pieds les draps et se releva d'un bond. Il s'élança vers la porte de sa chambre, l'ouvrit d'un geste brusque. La famille d'Edward passa en trombe devant lui au même instant. Egildo remarqua d'emblée les vestes de sauvetage au poing du père. Son cœur manqua un battement. Il tourna la tête en direction des couchettes; sa femme et son fils étaient toujours endormis. Une peur aigre lui noua les entrailles. Il devait les sortir de là!

— *Carolina, al funda!*¹ s'écria-t-il.

Son épouse se redressa sur son séant. Elle blêmit lorsque les paroles de son époux firent leur chemin dans son esprit embrumé. Une poussée d'adrénaline éclaircit ses idées. Elle sauta du lit avec empressement, puis revêtit le gilet de sauvetage que son mari lui tendait. Pendant ce temps, il ficelait leur enfant contre sa poitrine avec une corde sommaire afin de ne pas le perdre dans la cohue qui ne manquerait pas de s'installer à bord du navire.

1. Carolina, on coule !

À la salle des machines, William effectuait son quart. La chaleur qui s'en dégagait était presque insupportable, mais il avait l'habitude. Il exerçait le métier de pelleteur de charbon depuis trop longtemps déjà pour s'en soucier. Il s'apprêtait d'ailleurs à enfoncer sa pelle dans le monticule de combustible lorsqu'il ressentit la secousse qui ébranla le paquebot jusque dans ses profondeurs. Un frisson de terreur le parcourut, faisant remonter un flot de souvenirs à la surface. Il jugula cette sombre réminiscence, son instinct d'ores et déjà en alerte. Il lâcha d'emblée sa pelle, et se précipita vers la porte qui menait au pont supérieur.

— Sortez d'ici ! hurla-t-il à tue-tête.

Certains de ses collègues le regardèrent passer avec une incrédulité à peine dissimulée, leurs sourcils froncés d'incompréhension. Toutefois, gagnés par sa panique évidente, plusieurs autres lui emboîtèrent le pas sans se questionner davantage. William devina dès lors que l'*Empress of Ireland* servirait de tombe à ceux qui demeuraient là.

Le temps leur était compté. Il avait échappé de justesse à la mort lors du naufrage du *Titanic* deux ans plus tôt, ce n'était certainement pas pour crever dans des circonstances similaires sur l'*Empress of Ireland* aujourd'hui. Pendant qu'il grimpaït les marches deux par deux, il se fit la promesse que, si Dieu l'épargnait une seconde fois, il ne remettrait plus jamais les pieds dans la salle des machines d'un bateau.

Le capitaine du *Storstad* vit le navire se mouvoir avec lenteur, comme un cauchemar se déroulant au ralenti. Il savait déjà que la manœuvre du capitaine du paquebot était vouée à l'échec. Les mains crispées sur le gouvernail, il se prépara à l'impact. L'avant du charbonnier s'enfonça dans la coque avec une facilité déconcertante, l'éventrant sans pitié. Le grincement de la tôle qui se déchirait lui écorcha les oreilles. Des étincelles fusèrent dans la nuit

sombre, agressant les rétines du capitaine qui n'arrivait pas à détourner ses yeux de la terrible scène. Contre toute attente, il ressentit à peine la collision, tout juste une légère secousse. *Si seulement il pouvait s'agir d'un simple accostage*, pensa le pauvre homme, mais il savait pertinemment qu'il s'agissait d'un vœu pieux. De sa position, il entendit le capitaine de l'*Empress of Ireland* lui crier par-dessus bord de « continuer de faire machine avant », ce qu'il n'hésita pas à faire. De cette façon, il colmaterait sommairement la brèche, laissant ainsi le temps nécessaire aux passagers pour évacuer le navire. Cependant, en dépit de sa bonne volonté, le *Storstad* se détacha cinq secondes plus tard, créant une plaie béante dans la coque de l'*Empress of Ireland*. Un sentiment d'effroi le saisit.

En un temps record, l'eau s'engouffra dans les cales. Malgré tous les efforts de l'équipage du paquebot, il était impossible aux matelots de refermer les portes à glissière qui assuraient l'étanchéité du bateau. Un à un, ils durent abandonner leur poste, au grand désarroi de leur capitaine. Les différents ponts furent submergés à tour de rôle, ne laissant aucune chance de fuir aux personnes à bord. L'anarchie la plus totale s'installa, provoquant un vent de panique. Ce fut pire encore quand le navire commença à s'incliner sur le côté. Il devint dès lors presque irréaliste de mettre les chaloupes de sauvetage à flot.

Les passagers qui ne s'étaient pas réveillés lors de l'impact tombèrent abruptement de leur couchette, atterrissant dans l'eau glaciale qui inondait leur cabine. Pour la plupart d'entre eux, il était trop tard... la mort était à leur porte.

Adélaïde se dirigeait tranquillement vers ses appartements, l'esprit à la dérive. Elle s'apprêtait à monter un escalier au moment de la collision. Elle manqua la première marche, se retint malgré tout de justesse à la rampe. Incertaine, elle

se figea, l'oreille aux aguets. Quelques secondes s'écoulèrent, puis elle eut la désagréable impression que le bateau commençait à gîter sur la droite. Croyant à une illusion d'optique, elle secoua la tête, cherchant ainsi à s'éclaircir les idées. Un membre de l'équipage se précipita dans sa direction au pas de course, la bousculant au passage sans même s'excuser. Elle le suivit d'un regard inquiet, le vit s'échiner sur une barre de métal qu'il tentait d'introduire dans un orifice localisé dans le sol. Ses mains tremblaient, si bien qu'il peinait à insérer la tige dans le plancher. Elle pâlit en comprenant qu'il essayait de refermer manuellement l'une des cloisons qui isolaient leur pont de ceux situés dans les paliers inférieurs.

Une clameur assourdissante s'éleva des profondeurs du bateau et l'atteignit de plein fouet. Elle s'affola en prenant conscience qu'il s'agissait de hurlements de frayeur. Alors qu'elle s'apprêtait à remonter en vitesse, le navire pencha brusquement sur le côté. Elle fut projetée vers la rampe de l'escalier. Un cri de douleur franchit ses lèvres exsangues. Un homme portant l'habit de l'Armée du salut arriva sur ces entrefaites, tirant derrière lui une femme épouvantée ainsi qu'une fillette en pleurs. Edward perdit son sang-froid quand le paquebot tangua davantage. Il s'empressa de soulever sa fille, la pressant très fort contre son torse. Ce faisant, il dut lâcher la main de son épouse pour réussir à grimper les marches rendues périlleuses par leur inclinaison inhabituelle. D'un signe de tête, il lui indiqua de le suivre.

Avisant soudain la présence d'Adélaïde à leurs côtés, il lui ordonna de fuir le plus vite possible. L'urgence dans sa voix lui fit craindre le pire. Elle s'apprêtait à gravir l'escalier à son tour lorsqu'elle songea tout à coup à Charlotte, qui l'attendait dans sa cabine. Son cœur se serra. Elle avait l'impression de l'abandonner, même si elle savait pertinemment que partir à sa recherche serait suicidaire. Tout ce qu'elle pouvait espérer, c'était que sa femme de chambre

parviendrait à s'échapper des entrailles du navire par ses propres moyens.

Adélaïde agrippa la rampe d'une poigne ferme, animée d'une détermination farouche. Elle était beaucoup trop jeune pour mourir. Au prix d'un effort considérable, elle se hissa jusqu'au pont de la première classe. Les paumes de ses mains brûlaient. Ses jambes tremblantes la supportaient difficilement, si bien qu'elle trébucha à deux reprises. Des larmes de désespoir roulaient sur ses joues. Sa gorge était serrée comme dans un étau. Malgré sa terreur, elle s'obligea à respirer, à avancer.

Le souffle court, elle arriva au pied de l'escalier central, celui qui la mènerait vers son salut. C'était l'unique moyen d'atteindre l'étage supérieur. À peine entamait-elle cette ultime remontée qu'elle fut bousculée sans ménagement par des passagers paniqués qui surgirent subitement sur sa droite. Un homme à moitié fou la repoussa avec violence, puis bloqua une partie du corridor étroit avec sa valise. Un autre l'approcha afin de l'écarter du chemin, lutta âprement avec l'inconscient pour libérer le passage. Un petit garçon était fixé à sa poitrine, ce qui le limitait dans ses mouvements. Derrière eux, un membre de l'équipage déboula dans le couloir, leur criant sans s'arrêter de prendre un gilet. Adélaïde en resta pétrifiée. Elle n'avait aucun gilet de sauvetage à enfiler.

Au même instant, un grincement sinistre retentit dans les entrailles du bateau. Le désordre le plus total s'installa dès lors en troisième classe. L'eau entraît désormais par les hublots, inondant les différents ponts à une vitesse effarante. Avancer contre la force du courant s'avéra bientôt presque impossible. De sa position, Adélaïde pouvait entendre la clameur qui montait des niveaux inférieurs, tel un raz-de-marée, provoquant une confusion générale sur son propre étage. Happée par la foule apeurée, elle perdit contenance et fut refoulée sans pitié vers le fond d'un corridor. Elle